Louis Calaferte

L'incarnation

roman

DENOËL

L'INCARNATION

LOUIS CALAFERTE

L'Incarnation

DENOËL

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE A VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR CHIFFON DE CHEZ ARJOMARI DONT QUINZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 15 ET CINQ EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS H. C. A A E.

© by Éditions Denoël, 1987
19, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-23403-7

Cher Gérard Bourgadier,
Organisme vivant, chaque œuvre a son destin.
Celle-ci est née de votre amicale impulsion d'homme des livres, éditeur, lecteur et amoureux de textes.
Je vous en fais le parrain.

Février 1987.
L.C.

Il me semble avoir pleuré longtemps, le diaphragme encore secoué de spasmes, mais sans plus de larmes, subissant le contrecoup nerveux de cette fatigue succédant à un effort trop soutenu.

J'ai dû me réveiller tôt dans la nuit ou, peut-être, n'ai-je, au contraire, été tiré du sommeil que quelques instants auparavant, ou me suis-je déjà rendormi entretemps après avoir appelé dans le noir comme, saisi de peurs soudaines, il est fréquent que j'y sois astreint, d'ordinaire rassuré, en provenance de la chambre proche où ils couchent, par un grognement importuné de l'homme ou, certaines fois, par la menace de la femme de venir me calmer d'une fessée.

Quoi qu'il en soit, ce qui m'a peu à peu terrorisé c'est l'absence d'écho à mes supplications, persuadé d'avoir été abandonné à la faveur de la nuit, sans possible secours en cas de douleur, de maladie ou de danger, sans rien savoir de ce qu'il convient de faire, ne fût-ce que pour m'alimenter, car, singulièrement, ce sont les choses pratiques qui m'angoissent en priorité, comme aussi la pers-

pective de vivre sans personne autour de moi dans une maison où, en raison de ma taille, la plupart des meubles et des objets me sont hostiles; une porte qu'on ne peut ouvrir, un bol qu'on ne peut attraper sur l'égouttoir, le poids et la hauteur d'une chaise, la difficulté presque insurmontable à nouer des lacets de souliers, et encore bien d'autres obstacles que je ne saurais énumérer, mais dont j'ai la prescience qu'ils sont d'ores et déjà malignement ligués pour faire de ma nouvelle solitude un enfer, mon incapacité et ma faiblesse me conduisant à une suite de malheurs auxquels je succomberai fatalement, sans doute à la façon de cet enfant vu sur le grand dessin en couleurs de la première page du journal, tombant dans le vide d'un noir orageux, bras et jambes écartés, les poings serrés, grimaçant d'horreur, un gigantesque cratère crachant au-dessous de lui des flammes vertes et rouges qui, bientôt, le dévoreraient; se présentant également à mon esprit éperdu l'hypothèse de la fin tragique de cet autre enfant, maintes fois évoquée dans les conversations des femmes de l'immeuble, enfermé je ne comprenais pas exactement où ni dans quelles conditions, mais qui n'avait pu se garantir des attaques répétées d'un gros chien-loup féroce et qu'on avait trouvé, comme il n'était donc pas exclu qu'on me retrouvât moi-même, *déchiqueté au crépuscule;* cette éventualité, pour imprécise qu'elle fût dans mon imagination, me poussant aussitôt à quitter mon lit, tâtonnant dans l'obscurité en direction de la porte, subitement figé par un murmure auquel je prête l'oreille, certain d'avoir entendu, comme si elle était dans mon

dos, la femme prononcer ces paroles effarantes : « On va le saigner », me rendant alors compte que je n'étais couché que depuis peu de temps, que la soirée se poursuivait dans la cuisine, toutes portes fermées en raison de la saison, et que je risquais d'être battu si jamais on s'apercevait de ma déambulation.

Faisant demi-tour dans l'intention de regagner mon lit au plus vite, le bref hurlement d'une voix d'homme, accompagné d'un coup violent frappé sur une caisse creuse ou quelque chose de semblable, m'immobilisa, noué par la peur, fébrilement attentif à ce qui devait suivre d'effrayant dès l'instant qu'on était en train de « saigner » quelqu'un.

La clarté du matin me vit pelotonné par terre à peu de distance du lit; à peine avais-je ouvert les yeux que je me précipitai à la cuisine, convaincu d'y déceler les traces de ce qui avait dû s'y dérouler dans la nuit d'étrange; la trouvant dans son ordre habituel, à l'exception du seau hygiénique qui avait normalement sa place dans la chambre à coucher, du côté de l'homme, à moins qu'on ne le vît dans les cabinets les jours de nettoyage, mais jamais sous l'évier ainsi qu'on l'y avait présentement déposé; objet de curiosité dont je soulevai avec précaution le couvercle, le découvrant vide et propre, alors qu'il était souvent aux trois quarts plein de liquide brun à l'odeur acide où, parfois, flottait la forme bizarrement coudée d'un excrément noir.

– Allez, sors-toi de là, et en vitesse!

La femme est entrée dans la cuisine sans que je l'aie entendue approcher.

– Tu ne peux pas mettre ton nez ailleurs, non?

Je ne puis détacher mon regard du pansement rougi qui lui entoure une main.

Je reste bien souvent assis dans la position où on m'a laissé; si je cherche à me déplacer, je tombe maladroitement en avant ou sur le côté, et il me faut chaque fois accomplir des prouesses afin de retrouver mon assise, mes jambes écartées devant moi, que je fixe longuement, les palpant tels d'inutiles accessoires, pour autant, toutefois, que je me fasse une quelconque représentation de ma force, c'est-à-dire de cette énergie qui me permet de remuer, tout entière ramassée dans mes reins et mes épaules; quant à ces deux tiges flexibles que sont mes bras avec, à leur extrémité, les palettes des mains, elles s'avèrent indispensables, non seulement en vue d'une gesticulation, mais comme moyen de défense, par exemple pour repousser le chien lorsqu'il vient me renifler avec insistance, fourrant son museau mouillé entre mes cuisses, attiré par mon odeur aigre dont, avec un instinct que je ne sais pas encore être celui de la répulsion, je sens les effluves jusqu'à ce qu'on me plonge nu dans une grande bassine d'eau tiède installée en hauteur, soit sur la table de la cuisine, soit sur un tabouret, et que des mains adroites et fermes glissent énergiquement sur tout mon corps, l'odeur fétide remplacée par celle, douceâtre, de la pellicule de mousse savonneuse dont je vois ma poitrine et mes bras recouverts; aper-

cevant toujours, avec dégoût, sur le dossier d'une chaise, le plateau de la machine à coudre ou, la plupart du temps, sur le bord arrondi de l'évier, l'amas de linge maculé dont j'ai été vêtu la journée durant; aussi n'est-ce qu'en protestant par des pleurs et des contorsions que j'accueille les vêtements propres qu'on ne réussit à me passer qu'en m'immobilisant sur le dos ou le ventre par la traction pesante de mains dont la violence m'est une inacceptable offense.

Plusieurs fois dans la journée, je vais au fond de ce couloir obscur de l'appartement où se trouvent les cabinets, mais, le bras tendu, même en me hissant sur la pointe des pieds, je suis trop petit pour atteindre la poignée de la porte. Je me console donc en m'accroupissant devant et, parfois, en faisant le simulacre de déféquer.

Un jour où le couloir est plus sombre qu'à l'ordinaire, probablement en raison d'un temps orageux, puisque le cliquetis de la pluie restera associé à ce souvenir, je me mets à plat ventre tout contre la porte et, le nez au ras du sol, hume une odeur, peut-être imaginaire, mais qui me trouble d'autant plus délicieusement que, bien que nul encore n'ait eu l'occasion de me prendre en faute et de m'admonester, je suis certain de commettre une action répréhensible.

Quelque part dans la maison, rogue, impatientée, la voix de l'homme demande à la cantonade :

– Où tu es?

– Là! répond de mauvaise grâce la femme qui se trouve dans les cabinets à proximité desquels, épiant les bruits qui s'y produisent, en particulier celui de froissements d'étoffe, je me tiens posté, sur mes gardes, prêt à m'enfuir aussitôt que l'écoulement d'eau m'avertira que l'occupante est sur le point d'en sortir.

La voix de l'homme a une intonation de reproche irrité :

– Qu'est-ce que tu fais?

– Je chie!

Les jours suivants, j'éprouve un vif contentement à me répéter mentalement en présence des adultes, dont je redoute néanmoins qu'ils n'aient le pouvoir de me percer à jour, ce qui est devenu dans mon langage : *Chichichi.*

Je baptise *chi* un grand morceau de chiffon rouge soyeux que je traîne à la façon d'un jouet tout l'après-midi et dans lequel, ramené en écharpe sur mon visage, imprégné d'une odeur fade qui, à la fois, m'écœure et m'est familièrement agréable, il m'arrive d'uriner,

notamment après que je me suis attiré des remontrances.

La relation lui échappant, mon entourage ne voit donc aucune objection à ce que je m'amuse avec mon *chi* ou que je sois à sa recherche, l'appelant avec une insistance intentionnelle lorsque je l'ai prétendument égaré pour le plaisir de répéter sans risque ce mot dont je ne sais quelle intuition des convenances me convainc qu'il devrait m'être prohibé.

Nue sur le lit, à genoux entre mes jambes écartées, prenant appui de chaque côté de mes cuisses, la jeune putain brune fait dans un va-et-vient régulier de la tête coulisser mon sexe entre ses lèvres avec, à chaque nouvel enfoncement accompagné d'un gargouillis de salive, une sorte de ronronnement de plaisir.

Devinant l'imminence de l'éjaculation, elle interrompt sa succion, le temps de dire, le regard un peu ivre :

– Je veux qu'elle me chie dans la bouche.

La petite fille est couchée à plat ventre devant moi qui, assis, la regarde en mordillant et suçotant un bout

de mon *chi*, dont l'autre extrémité est passée sous l'un de mes bras que je tiens serré contre mon flanc.

Abondante, chaude, mousseuse, ma salive a une saveur à la fois aigrelette et sucrée qu'elle n'a qu'au contact de l'étoffe; suavité supplémentaire qu'il m'arrive d'amplifier sensuellement en fermant les yeux, recherchant ce vide de l'esprit dans lequel j'ai appris que mon plaisir s'intensifiait, l'absence de diversion extérieure favorisant la concentration de la sensibilité sur cette occupation dont ma langue, mes dents, mon palais, la chair de mes joues, mes gencives mêmes retirent de longs moments de calme volupté rapidement associée à un agréable picotement dans l'anus et son immédiate périphérie, tandis que mon petit sexe se durcit, sans que, toutefois, je sois traversé par une quelconque idée de désir, qui ne se manifesta en moi que plus tard et, me semble-t-il, fortuitement.

En raison, peut-être, de l'attention inquisitrice avec laquelle elle m'observe, soulevée sur ses coudes, son visage au teint d'une fine roseur de dragée entre ses mains, l'envie me vient tout à coup d'autoriser cette spectatrice à partager ma concupiscence, ce que jamais encore je n'ai fait avec aucun autre enfant.

Mâché, détrempé, retirant le chiffon de ma bouche je le présente à celle de la petite fille qui, n'espérant sans doute que cette invitation, l'entrouvre et, d'un mouvement des lèvres, happe la mèche spongieuse qu'à mon tour je la regarde sucer avant de me la réapproprier et, bientôt, de faire de cet échange réitéré un

jeu dont, en complices silencieux, la séduction nous est révélée.

C'est une naturelle inclination tout empreinte de douceur qui, enfin, nous rapproche bouche à bouche, nos langues lentement emmêlées dans nos coulées de salive autour de cette pointe de *chi* qui nous devient un lien ombilical.

Sans que rien entre nous soit convenu, le lendemain et les jours suivants la petite fille et moi nous retrouvons au même endroit, le renfoncement sous l'escalier devant la porte grillagée des caves, où nous renouvelons notre plaisir, parfois jusqu'à la nuit tombée, ne nous séparant qu'à l'appel des nôtres; mais ce que ne peut soupçonner ma partenaire, c'est le prolongement que chaque soir dans mon lit, avant de m'endormir, je donne à nos rencontres, humectant la partie de mon *chi* que la salive séchée a rendu colleuse, comme vernissée, que je m'empresse de fourrer ensuite, tel un pansement ouateux, entre mes fesses qui, par une succession de rapides contractions, se livrent à leur façon à une succion dont je suis sans raison convaincu que la petite fille serait incapable et, du reste, estimant qu'elle n'a pas à entrer dans mon secret.

Tiré de mon sommeil par une suite de petits cris haletants que, terrifié, les yeux grands ouverts sur le vide inconsistant, la tête soulevée afin de mieux entendre, j'écoute avec une appréhension telle que les battements

accélérés de mon cœur me deviennent presque douloureux.

Aigus comme des piaillements d'oiseaux, ou sourds, engorgés comme des râles, ces gémissements incessants me persuadent que, sans que je puisse précisément imaginer par quel moyen, mais avec une fascinante violence, l'homme s'acharne à trancher la gorge de la femme, ainsi que j'ai récemment entendu dire qu'il était advenu à une jeune fille retrouvée morte, baignant dans son sang, au dernier étage d'une maison à proximité de la nôtre.

Jointe à la certitude de l'inutilité de mon intervention, l'oppression de la peur me retient de sauter de mon lit comme un instinct me le commande; acceptant dès lors confusément d'être, par lâcheté et impuissance, complice de l'horreur qui est en train de s'accomplir à si peu de distance de moi, dans l'obscurité de cette chambre où, demain, à mon réveil, je saurai que j'aurai à être mis en présence de celle que pour l'instant on supplicie, mais encore vivante, qui ne sera plus qu'une morte *baignant dans son sang,* ce que je me représente à la façon dont, dans la cour de la boucherie, visible des fenêtres de l'escalier, des bêtes dépecées sont entassées dans de larges cuvettes plates émaillées d'une blancheur bleuâtre maculée de stries sanguinolentes.

Mon anxiété s'accroît à la pensée que, pour se disculper, l'homme pourra m'accuser de ce forfait; nul ne mettra en doute sa parole et, si virulentes fussent-elles, mes dénégations resteront sans effet sur ces grandes

personnes que je vois déjà en cercle menaçant autour de moi.

Comment réussir à leur expliquer ce qui a eu lieu au cours de cette nuit et que, par exemple, à un certain moment, interrompant ses plaintes, la femme s'est écriée d'une voix rageuse :

– Vas-y, salaud! Enfonce! Enfonce!

– Elle jouit comme elle chie. Je peux te le dire, c'est lui qui me l'a dit.

– Il t'a dit ça?

– Il me l'a dit. Elle jouit comme elle chie. Je te dis ce qu'il m'a dit, pas plus.

– Et pourquoi il t'aurait dit ça?

– Parce que c'est comme ça.

L'homme enfourne une bouchée de ragoût; graisseuses de sauce ses grosses lèvres violacées en suçoir remuent élastiquement, petit animal charnu malaxant avec férocité la proie qu'il vient de happer.

– D'abord, qu'est-ce que ça veut dire?

– Quoi donc?

– Ce que tu as dit, là, que ce serait soi-disant lui qui te l'aurait dit?

– Pas soi-disant, quand même! Il me l'a dit bel et bien. Je pourrai te le faire dire un de ces jours quand il passera à la maison, tu verras qui est-ce qui dit vrai.

– Peut-être bien, mais qu'est-ce que ça veut dire qu'elle ferait ça comme si elle chiait, hein?